

Napoléon écrivit à M. de N^{...} (1) de venir le trouver le lendemain à son lever, c'est-à-dire à sept heures du matin ; celui-ci fut exact au rendez-vous.

Après les premiers compliments, Napoléon et M. de N^{...} causèrent des grands intérêts qui le ramenaient, lui général en chef de l'armée d'Orient, en France. Il lui dit à ce sujet beaucoup de choses que celui-ci était loin d'avoir prévues, puis il rompit tout à coup le fil de la conversation pour lui parler du dîner qu'il avait fait la veille.

— Mon cher, reprit Napoléon, j'ai affecté de ne pas regarder Sieyès, qui était placé en face de moi, et je me suis aperçu de la rage que ce mépris lui causait.

— Mais, général, répondit M. de N^{...}, êtes-vous sûr qu'il soit contre vous ?

— Je n'en sais rien encore, mais c'est un homme à système, et je n'aime pas ces gens-là. Quant aux autres, je les ai jugés. Au surplus, je vais voir cela aujourd'hui ; j'ai rendez-vous avec eux à deux heures ; venez me voir tous les jours.

Au point où en étaient les affaires, M. de N^{...} ne doutait pas que Napoléon n'eût entrevu la face naturelle des choses, et qu'il ne leur eût déjà assigné l'admirable issue qu'elles devaient avoir. A l'heure convenue, il se rendit donc au Directoire, vêtu d'une simple redingote bleue et portant un magnifique sabre de mameluc, suspendu à la manière orientale par un cordon de soie cramoisie. En le voyant descendre de voiture dans la cour du Luxembourg, la garde le reconnut et poussa le cri de : *Vive Bonaparte !* Conduit par deux huissiers devant cette magistrature assemblée, Napoléon lui dit qu'après avoir consolidé l'établissement de son armée en Égypte et confié son sort à un général capable d'en assurer la prospérité, il était parti pour voler au secours de la république, qu'il croyait perdue ; mais que, puisqu'il la trouvait sauvée par les exploits de ses frères d'armes, il s'en réjouissait. « Jamais, avait-il ajouté en posant la main sur la poignée de son sabre, jamais je ne le tirerai que pour la défense de la république ! »

Le président Gohier le complimenta sur ses triomphes et sur son retour en lui donnant l'accolade fraternelle. L'accueil fut en apparence très-flatteur ; mais au fond les craintes étaient devenues trop réelles et trop justifiées par la situation pour que ce retour inattendu fit plaisir aux cinq magistrats républicains qui gouvernaient alors la France.

Tous les généraux, tous les officiers présents à Paris, Lannes, Murat, Berthier, que Napoléon avait amenés avec lui ; ceux qui avaient du service ou qui en attendaient, Jourdan, Macdonald, Leclerc, Buonaparte, Lesbvre, qui commandait la 17^e division militaire, c'est-à-dire Paris ; Bruix, ancien ministre de la marine ; Dubois-Crancé, ministre de la guerre ; Cambacérès, ministre de la justice ; Fouché, ministre de la police ; Talleyrand, qui songeait à se faire pardonner sa résistance lors de l'expédition d'Égypte, et mille autres, toutes les capacités, tous les intérêts, patriotes ou modérés, gens en place ou destitués, enfin tous les membres du gouvernement vinrent

(1) C'est à ce même M. de N^{...}, qui fit pair de France dans les cent-jours, et qui nous a priés de ne pas le désigner autrement que par cette initiale dans cette relation, ainsi qu'au général Frégeville, alors membre de la commission des inspecteurs des anciens (c'est-à-dire remplissant les fonctions de questeur), que nous sommes redevable, en partie, des curieux détails qu'on va lire.

indistinctement se faire inscrire chez lui : le plus grand nombre pour s'associer à ses projets, quelques-uns aussi pour les surveiller. Il fallait encore compter Chénier, Cabanis, Rœderer, etc., qui étaient l'élite du parti philosophique réunie à l'élite de l'armée, pour accomplir le vœu national.

A l'exception de Bernadotte, tous les généraux de l'armée d'Italie se rallièrent à leur ancien général en chef. Eugène Beauharnais, Duroc, Bessières, Marmont, Lavallette, Caffarelli (frère de celui mort en Syrie), Merlin (fils du directeur), Bourrienne, Regnaut de Saint-Jean-d'Angely, Arnault et Daunou, de l'Institut, et le munitionnaire Collot, firent preuve du plus grand dévouement. Il n'y avait pas jusqu'aux vingt-deux guides qu'il avait amenés avec lui de Fréjus à Paris, qui ne se montrassent empressés. Chacun servait le général Bonaparte à sa manière ; enfin Augereau, qui intérieurement détestait son ancien frère d'armes, se rallia à lui, quoique après quelque hésitation. Peut-être aussi fut-ce parce qu'on l'avait négligé qu'il vint offrir ses services à Napoléon.

— J'ai déjà appris bien des choses, dit ce dernier à M. de N^{...} en le revoyant. C'est un singulier homme que ce Bernadotte. Il a prétendu qu'il ne pouvait entrer dans le projet dont on lui parlait ; il a seulement promis de se taire, à condition qu'on y renoncerait. Bernadotte n'est pas un homme à moyens, ajouta-t-il, c'est un homme à obstacles.

Et après un silence pendant lequel il passa plusieurs fois la main sur son front, il reprit :

— Je crois bien que j'aurai Bernadotte et Moreau contre moi ; mais je ne crains pas Moreau, il est mou, sans énergie ; je suis sûr qu'il préfère le pouvoir militaire au pouvoir politique. Je le gagnerai avec la promesse de commandement d'une armée ; mais Bernadotte ne m'aime pas... Il se croira en droit de tout oser ; ce diable d'homme a de l'esprit... Au reste, je ne fais que d'arriver, nous verrons.

Il est de fait que Bernadotte n'était pas venu, comme les autres généraux, faire de visite à Napoléon. Cette absence avait été d'autant plus remarquée, qu'il avait servi sous ses ordres en Italie ; ce ne fut que huit jours après, et sur les instances réitérées de sa femme, belle-sœur de Joseph Bonaparte, qu'il se décida enfin à venir voir son ancien général en chef. Napoléon en parla à M. de N^{...} en lui disant :

— Concevez-vous Bernadotte ? ne m'a-t-il pas vanté, avec une exagération ridicule, la situation brillante et victorieuse de la France ! Il m'a parlé des Russes battus, de Gènes occupée, des levées qui se sont faites partout, de l'état des arts et du commerce, de l'esprit public, que sais-je ?

— Vous a-t-il parlé de l'Égypte ? lui demanda M. de N^{...}

— Ah ! vous m'y faites penser. Ne m'a-t-il pas reproché de n'avoir pas ramené l'armée avec moi... Mais, lui ai-je répondu, vous venez de me dire que vous regorgiez de troupes, que toutes les frontières étaient assurées, que des levées immenses s'étaient faites, que vous aviez 150,000 mille soldats et plus de 30,000 hommes de cavalerie. À quoi vous auriez été bons quelques milliers d'hommes de plus, qui peuvent servir à conserver l'Égypte ? lui ai-je demandé.

— Et bien ! qu'a-t-il répondu ?

— Rien.

— Il ne vous a pas tout dit, objecta M. de N^{...} ; je suis de